

" 24 septembre.

" Tout est triste, l'on parle peu, l'on rit encore moins ; mais, en revanche, on fume beaucoup. C'est le grand jour du Sabbat. Voici un monsieur qui s'avance tout aimable, tout affairé ; c'est M. J. H. Daly. Deux saluts, deux mots et me voilà incorporé dans cette illustre caravane qui s'appelle la délégation des provinces maritimes. Il me présente à M. Compton, rédacteur de *l'Express*, qui me fait connaître son ami, M. Cragg, greffier de la cité d'Halifax, qui m'introduit à MM. Chandler, Pilsbury, Tobin, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement du catalogue confédéré et jusqu'à l'écrasement complet de tous les doigts de ma main droite. A une heure, *lunch*, ou, si l'on veut, premier dîner, vin de champagne, bouquets énormes distribués aux dames sans distinction d'âge ni de beauté par mon protecteur, l'infatigable M. Daly, la providence incarnée des excursionnistes. MM. Compton et Cragg sont catholiques, ils me proposent d'aller aux vêpres ; l'église ressemble beaucoup à St. Patrice de Montréal : mêmes décorations, mêmes peintures, même foule. Je suis étonné quand on m'apprend qu'il y a trois autres églises catholiques, presque aussi grandes et aussi bien peuplées à tous les offices. Après le salut, nous faisons une visite à Mgr. Lynch, qui nous accorde la plus aimable et la plus bienveillante réception. Le soir, à l'hôtel, je suis présenté à l'ex-général confédéré Breckenridge et à Melle. Breckenridge, qui parle très-purement le français. A six heures, second dîner.

" 25 septembre.

" A dix heures, trente magnifiques voitures sont aux portes de l'hôtel. Plus heureux que Louis XIV, nous n'avons pas même failli attendre, car elles étaient là longtemps avant que les voyageurs eussent pris le coup, ou, plutôt, les coups de l'étrier. Notre première étape est à l'Hôtel de Ville. La seule chose qui mérite mention est un portrait de la reine en pied et de la plus grande dimension. M. Metcalfe, le maire, nous dit que c'est un don fait à la ville par son prédécesseur. J'étais prêt à accuser les Torontois d'ingratitude, lorsqu'on m'apprit que ce modèle des maires était mort. Puisse-t-il être élu à toutes les dignités imaginables dans sa nouvelle cité ! De l'Hôtel de Ville, nous passons à *Osgood Hall*. On appelle ainsi, je ne sais pourquoi, le temple où la Thémis torontoise rend ses oracles. C'est un magnifique édifice capable de rendre jalouses toutes les autres Thémis du pays, même celle de Montréal, si en leur qualité d'aveugles (et Dieu sait si elles le sont), elles n'étaient hors d'état de faire la comparaison. Les escaliers sont en pierre blanche, les parquets en imitation de mosaïque. La bibliothèque, si elle n'offre que trop de vides au regard — car on me dit que tous ces vides n'ont jamais été remplis — la bibliothèque est richement décorée. J'ignore si c'est prévenance de nos hôtes, mais un tribunal est en séance et rend ses décisions. Les costumes sont encore plus antiques que ceux de notre bienheureux pays, et les collerettes de soie à couleur indécise ont un peu l'air de défroques de théâtre. Mais hâtons-nous de rejoindre la foule qui se précipite dans ces voitures, qui sont d'autant plus confortables qu'elles sont à bon marché. Elles nous conduisent rapidement à la merveille de Toronto, l'Université, à laquelle on arrive par une longue avenue, bordée d'arbres touffus et dont l'épaisse verdure commence presque au niveau du sol. Le musée n'offre rien de bien remarquable à part quelques antiquités. Mais les antiquités sont-elles bien toujours antiques ? Une salle de journaux contient des revues en nombre imposant, malheureusement couvertes d'une poussière beaucoup trop vénérable. Nous arrivons à un escalier où l'on monte, monte, et monte toujours en s'apercevant que plus haut on parvient et moins on y voit. Des profanes y trouveraient un emblème des degrés universitaires. Plusieurs de mes compagnons s'arrêtent, se regardent, et, d'un commun accord, s'assoient sur les marches pour prendre un peu de repos ; puis recommencent à monter, puis poussent enfin un soupir de satisfaction. Nous étions au haut de la grande tour ; une belle récompense nous y attendait. Quelle vue magnifique se déroule à nos pieds ! Un immense édifice que vous ne pouvez bien apprécier qu'en vous élevant au-dessus de lui, puis la ville, dont vous distinguez les moindres détours ; au loin, vous voyez une multitude de convois qui arrivent à toute vapeur vers le centre du commerce haut-canadien. Toronto est le point de jonction de trois grandes voies ferrées : le *Grand Tronc*, le *Great Western* et le *Buffalo Railroad*. La verte et riche campagne à perte de vue, les grands édifices qui se dessinent comme sur un plan en relief, et l'université elle-même avec ses toits en ardoise violette, ses dentelles, ses girouettes dorées, ses tourelles de pierre blanche, ses longs cloîtres qui s'étendent dans diverses directions, sa cour intérieure, sa jolie rotonde : tout cela forme un coup-d'œil des plus gais qu'éclaire un beau ciel, que rafraîchit une charmante brise presque automnale, et que termine, au sud, la vaste nappe d'eau verdâtre et brillante du beau lac Ontario. J'étais plongé dans une admiration profonde lorsque mon compagnon et mon mentor, M. Compton, vint me déranger en m'avertissant que nous sommes les derniers à descendre. Je l'en remercie beaucoup ; je n'aurais pas voulu manquer la visite à l'Ecole Normale. Chemin faisant un de nos compagnons, qui a parcouru tous les Etats-Unis, me dit que l'université est encore la plus vaste et la plus belle église qu'il ait vu sur notre continent. Or, comme je sais de science certaine que les édifices du gouvernement à Ottawa et que le nouvel Hôtel-Dieu de Montréal couvrent, chacun d'eux, une plus grande surface encore ; que Notre-Dame a d'ailleurs grandes, sinon de plus grandes dimensions qu'aucune église de New-York ou de Boston, j'en conclus que nous avons, en Canada,

les quatre plus grands monuments de l'Amérique du Nord, et je me renferme en conséquence.

" L'Ecole Normale et le Département de l'Instruction Publique occupent un édifice qui ressemble un peu au palais législatif à Québec, mais qui est beaucoup plus élégant. Il est entouré d'un vaste jardin botanique où se promènent dans ce moment plusieurs jeunes filles : des élèves-institutrices, sans doute. Elles me paraissent très-bien ; mais je n'ai point le temps de me livrer à la critique des tableaux vivants, car de suite on nous fait visiter la galerie de peinture, qui fait partie de l'école de dessin adjointe à l'Ecole Normale. Nous parcourons d'abord trois grandes chambres toutes remplies de gravures richement encadrées, de tableaux copiés des maîtres les plus célèbres. On m'avait annoncé, de plus, une galerie de statues ; je crus un instant à une mystification en voyant que toutes les salles, les corridors et les paliers en étaient garnis. Mais j'étais dans l'erreur ; on nous conduit dans quatre chambres qui contiennent plusieurs milliers de bustes, de groupes et de statues, sans compter celles dont je viens de parler. La profusion fait ici le luxe. On achète plus de crainte de ne pas avoir assez. Que de choses à voir ! Mais a-t-on le droit de voir et de réfléchir lorsqu'on fait partie d'une caravane plus ou moins officielle ? Nous sommes à peine entrés qu'il nous faut partir pour un endroit moins gai et moins aimable. L'asile des aliénés est une immense construction qui s'élève séparée des autres habitations par un vaste terrain dont les limites sont marquées par un mur haut d'une vingtaine de pieds. L'intérieur est séparé, par le milieu, en deux départements, celui des hommes et celui des femmes. Ce dernier est le plus triste à voir ; la plupart des patientes qui s'y trouvaient m'ont paru plongées dans une sombre mélancolie, quelques-unes dans une incurable stupidité. Les hommes étaient gais. Nous leur prîmes beaucoup à rire, surtout une dame du Nouveau-Brunswick ou de la Nouvelle-Ecosse, ornée d'un *waterfall* exagéré. L'un d'eux, qui est infirme et qui a beaucoup voyagé, raconte aux autres que c'est une Française qui accompagne les régiments à la guerre et porte ses provisions dans cette espèce de sac.

" Cet asile semble très-bien tenu, et à chaque extrémité des corridors, est une galerie spacieuse entourée de fleurs qui cachent en partie les grilles des fenêtres. C'est une heureuse idée de dissimuler ainsi les preuves de l'emprisonnement de ces pauvres êtres, dont la raison absente peut revenir à l'improviste. De retour à l'hôtel, le Conseil de Ville nous offre un grand dîner sous le nom de déjeuner. Commencé à deux heures, il se termine à sept, et nous laissons Toronto à huit heures par un train spécial. Plusieurs éditeurs de journaux nous accompagnent jusqu'à Kingston. Dans les chars, il nous est impossible de dormir ; ceux qui l'essaient en souffrent plus que les autres, car on leur fait subir des tours d'écoliers. Ainsi, l'hon. M. Shannon, je crois, se réveille en sursaut aux cris de *fifteen minutes for supper* ; mais il roule à nos pieds. Pendant son sommeil un mauvais plaisant lui avait lié les mains et les pieds et avait ensuite poussé ce cri. Il prend très-gaiement la chose et on le laisse en paix pour s'adresser à quelqu'un de plus irascible.

" Kingston, 26 septembre.

" Arrivés à Kingston à dix heures, le comité de réception vient haranguer les délégués et présente une adresse de bienvenue. On ne nous laisse point respirer, et nous commençons de suite les visites de rigueur. C'est, d'abord, le Fort William Henry, placé sur une île à laquelle on parvient par un pont en assez mauvais état. L'air est frais, le lac brille au soleil, nos compagnons sont en belle humeur ; mais cette gaieté ne doit point durer.

" Quel est celui, en effet, qui peut voir les hautes murailles d'une affreuse prison, ses lourdes portes, ses sentinelles vigilantes, sans éprouver un sentiment de tristesse en même temps que de pitié pour ceux qu'elle renferme ? C'est ce que nous éprouvons à la vue du pénitencier. Pénétrez une fois dans cette enceinte, et je vous défie de ne point devenir aussi sombre que les murs qui l'entourent, aussi taciturne que ceux que vous visitez. L'intérieur de l'édifice nous glace d'effroi ; nous marchons en colonne serrée de crainte de perdre de vue *la liberté*, dont nous sommes les seuls représentants.

" La lumière tombe sur des murs d'une blancheur effrayante, laquelle contraste lugubrement avec les barreaux de fer des cellules, et les escaliers et les galeries en fonte conduisant aux étages supérieurs, destinés également aux cachots. C'est une bibliothèque où sont classés des êtres humains par rayons. Chaque prisonnier passe la nuit dans une cellule séparée, longue de huit pieds et large de quatre ; un tombeau, rien de plus et rien de moins. La porte de cette étroite prison est bien solidement verrouillée en dehors. Pendant la journée, le travail le plus obstiné procure à ces misérables une trêve aux idées affreuses qui doivent naturellement hanter leurs esprits. Mais la nuit, quand ils sont entrés dans ces trous du mur que quelques-uns habiteront toute leur vie ?

" Nous visitons les chambres de travail de ceux qui apprennent le métier de cordonnier. Elles sont à quatre étages : dans le premier, on travaille le cuir encore en peaux ; dans le second se font les talons et les semelles ; au troisième on joint la semelle à l'empeigne ; au quatrième sont les plus habiles ouvriers, qui terminent les chaussures. Nous remarquons, dans cette chambre, plusieurs prisonniers qui ont jusqu'à trois marques de bonne conduite. Pendant leur travail, ils ne peuvent parler ensemble et sont surveillés par des gardiens dont la vue seule peut inspirer la terreur, tant ils ont l'air sévère. Ces mêmes gardiens, le fusil au bras, se promènent, la nuit, sur les galeries en fer tout autour des cachots. Ils ont pour con-